

# Apollinaire et le lyrisme

Gérald Purnelle

Apollinaire incarne, au xx<sup>e</sup> siècle, le poète par excellence. C'est qu'entre symbolisme et modernité, entre prophétisme et élégie, il a sans cesse, et à sa manière, défini et redéfini la figure du poète, au point d'en faire un des thèmes fondamentaux de son œuvre. Réinventer le lyrisme fut non seulement pour lui dessiner cette figure dans sa puissance et sa complexité, mais aussi renouveler les modes par lesquels l'écriture inscrit au cœur du texte l'expérience du poète, son être même et son désir. Multiple mais cohérent, le poète Apollinaire habite littéralement les divers plans de ses poèmes, qu'il est bon de relire sous cet angle aussi, afin de mesurer l'apport et l'originalité d'un poète capital<sup>1</sup>.

Les questions que pose l'œuvre d'Apollinaire sont multiples et bien connues, souvent débattues.

Présente-t-elle une unité, une cohérence ? Le contenu de ses deux recueils majeurs est perçu comme disparate — on le lui a reproché. Ils diffèrent grandement entre eux, sur les plans formel et poétique.

Quelle est sa place dans l'histoire de la poésie : un précurseur, un innovateur ? un conservateur, un moderne ? un jalon ou une transition entre symbolisme et surréalisme ?

Quelle était sa conception de la poésie ? Quel rapport entretenait celle-ci à la modernité ?

Ces questions sont certes capitales, au regard de l'histoire littéraire. Mais elles risquent, paradoxalement, d'éloigner le propos de la lecture proprement dite des poèmes, alors même que, pour les résoudre, il est indispensable de passer par eux. Elles doivent aider à la lecture des poèmes, et non l'inverse.

---

1. Cet article constitue le texte d'une conférence qui aurait dû être faite le 14 novembre 2015, au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, dans le programme d'un colloque public intitulé « Passion Guillaume Apollinaire », qui n'a pu avoir lieu en raison des attentats parisiens.

Lire un poète et lire un poème n'est pas tout à fait la même chose. On peut lire un poème pour lui-même, hors tout contexte, toute référence. On peut au contraire, en le lisant et pour mieux le lire, le situer, dans ce contexte : le recueil, l'œuvre du poète, ses rapports avec sa pensée, la façon dont il actualise une poétique cohérente, l'époque du poète et la poésie qui s'y écrit. Quant à la lecture d'un poète, elle se fait évidemment sur l'ensemble de son œuvre, dont il s'agit, pour la percevoir, pour ainsi dire, en trois dimensions, de trouver l'unité, les lignes de forces, une éventuelle (et probable) évolution, mais aussi les paradoxes, les contradictions éventuelles

Plus que tout autre poète, Apollinaire appelle une telle lecture. Il y résiste aussi, plus que tout autre. La façon dont il me paraît pouvoir être lu — une des façons — est précisément de partir du poème, et de lire le corpus à deux niveaux : le poème dans l'œuvre, l'œuvre par les poèmes.

Une lecture contextualisante est certes riche et instructive, mais ce dont je me propose plutôt de parler relève d'une lecture poétique, qui me paraît véritablement appelée par le poète lui-même.

À cet égard, les questions que dès lors paraissent émerger parmi les autres, dans la ligne de celle qui concerne l'unité de l'œuvre, relèvent du projet poétique ou, pour le dire dans des termes plus adéquats à Apollinaire, d'une poétique en œuvre.

On peut d'ailleurs se demander s'il faut trouver une unité. L'unité des autres poètes (la plupart d'entre eux) est bien plus facilement accessible. Pourquoi Apollinaire résiste-t-il ? alors que durant toute sa carrière, ses discours sur la création restent globalement cohérents. Mais ils sont aussi assez vagues, peu conceptualisés, non théorisés à la moderne, plutôt « sentis » et de l'ordre de la conviction. Il n'est pas non plus facile de les rapporter à l'œuvre proprement dite, au point qu'on peut se demander dans quelle mesure elle les applique.

Or, par ailleurs, Apollinaire n'a cessé de prendre la poésie, l'écriture et la figure du poète comme objets même de sa parole poétique.

Je ne vais donc aborder à nouveau l'épineuse question de cette unité, problématique chez Apollinaire, que pour affirmer qu'une clé d'entrée, peut-être la meilleure, serait la question du lyrisme, c'est-à-dire des fins et fonctions assignées par le poète à l'écriture poétique.

Fondamentalement conçu comme le mode et la forme de l'expression personnelle des sentiments de l'auteur dans un contexte générique (la poésie dite lyrique), le lyrisme pose la question de l'identification entre le sujet lyrique (le locuteur, celui qui dit *je* dans le poème) et le poète signant le poème. De tous temps, au-delà de la référence purement autobiographique d'un individu dans son texte, le statut du poète

s'est fondé sur « un dépassement du Moi singulier<sup>1</sup> ». Le sujet lyrique est cette instance construite, figurée, qui « se crée par et dans le poème<sup>2</sup> ». Cette figure est rendue possible par la capacité du poème à refléter « le moi du poète sans que l'on puisse rapporter au *je* la vérité d'un vécu<sup>3</sup> ». Le poème est porteur d'une expérience humaine généralisable, et le lyrisme est devenu « une façon d'être au monde et d'habiter le langage<sup>4</sup> ». C'est en effet, non seulement par ce qu'il exprime, mais aussi à travers un style, un rythme, une langue et une « voix », que le poète est le sujet présent dans le poème.

Le sujet lyrique est donc, quasi toujours, une construction, et le poème une création.

Le cas d'Apollinaire est, à cet égard, exemplaire. Et c'est là que peut se trouver la plus grande cohérence de son œuvre. Son apport consiste en la façon d'aborder, de concevoir et de renouveler (de révolutionner ?) le placement du sujet (lyrique, émotif, pensant, parlant) au centre du poème.

En d'autres termes, entre renouvellement et tradition, la modernité d'Apollinaire réside dans la façon dont, dans *Alcools*, il perpétue, rénove et métamorphose les principes séculaires de la poésie lyrique. Pour Apollinaire, à partir du moment où le sujet s'inscrit dans le poème, le lyrisme a pour objet de construire la figure du poète (l'homme, le créateur et sa voix) et d'instaurer une nouvelle relation du poète au lecteur.

Il arrive fréquemment qu'Apollinaire donne à ses poèmes un thème traditionnel, comme, par exemple, celui du temps. Ce n'est pas un thème comme les autres : foncièrement existentiel, il peut exprimer, de la part du poète, des réalités plus profondes que les simples clichés. Souvenirs et regrets peuplent les poèmes d'*Alcools*. Tout fuit, les jours, l'amour, l'être aimé, les souvenirs. Les trois premiers poèmes du recueil installent fortement le thème et le modulent avec nuance. « Zone » contient la longue anamnèse de la vie passée du poète. « Le Pont Mirabeau » est plus élégiaque encore : tout s'écoule et rien ne revient, « Ni temps passé / Ni les amours ». La mémoire est aussi au centre du propos de « La Chanson du mal-aimé » : « Mon beau navire ô ma mémoire /

- 
1. Dominique Rabaté, « Présentation », dans *figures du sujet lyrique*, sous la direction de Dominique Rabaté, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1996, p. 9.
  2. *Ibidem*, p. 8.
  3. Michèle Gally, art. « Lyrisme », dans *Le Dictionnaire du littéraire*, (Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala eds.), PUF, 2002, p. 344.
  4. *Ibidem*.

Avons-nous assez navigué », tout comme l'obsession du regret : « Regret sur quoi l'enfer se fonde ».

La façon dont Apollinaire traite un tel thème s'ancre dans l'expérience personnelle, laquelle n'est pas objectivement exposée, mais toute subjective : dans « La Chanson », le discours tend à imiter et reproduire les mouvements de la pensée et de la mémoire, un cheminement mental particulièrement sinueux, oscillant entre le mal de l'obsession et le désir de lucidité ; le locuteur ne se raconte pas, il se décrit aimant, accusant, pensant, regrettant, souffrant, se récusant, se résignant, se révoltant.

C'est aussi un parcours qui le mène du doute et du sentiment d'inexistence vers la conscience de ses pouvoirs créateurs. Le sujet qui s'inscrit dans son propre discours s'y peint finalement, en filigrane, dans la posture d'Orphée, jouant de la lyre du mois de juin :

Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris  
Triste et mélodieux délire  
J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir

La dernière strophe du poème affirme un ego, un sujet (« moi qui sais »).

Lorsqu'Apollinaire scande « Le Pont Mirabeau » d'un refrain sobre mais poignant — « Les jours s'en vont je demeure » —, que signifie la seconde proposition, « je demeure » ? Traduit-elle la déréliction du sujet lorsque tout s'est enfui ? ou au contraire affirme-t-elle qu'il subsiste par-delà la perte de toutes choses ? Accentue-t-elle la tonalité élégiaque, ou esquisse-t-elle un basculement vers l'assomption du moi ?

Le sujet Apollinaire est présent dans la plupart des poèmes d'*Alcools*, explicitement, ou, pour les poèmes plus anciens, dissimulé sous diverses figures (le larron, Merlin). La figure récurrente du bateleur, du saltimbanque, du voyageur intègre chez Apollinaire l'image même du poète créateur.

Partout ailleurs, chaque poème participe à la construction progressive du sujet. Ainsi, « Cortège » traduit-il avec nuances un appel à se trouver soi-même, et une étape capitale dans cette marche vers soi :

Un jour  
Un jour je m'attendais moi-même  
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes  
Pour que je sache enfin celui-là que je suis

La fin du poème, après avoir à nouveau déploré la perte du passé (« Temps passés Trépassés »), n'en abandonne pas pour autant le regret (« Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore / Près du passé luisant demain est incolore »). Mais quelques vers plus haut s'amorce l'élaboration même du moi du poète, Orphée d'abord démembré par la douleur :

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps  
Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même  
Amenaient un à un les morceaux de moi-même  
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour

Le poème apollinarien inscrit le sujet (le poète) dans le temps, à la fois le temps passé de sa vie et le temps présent de l'énonciation. Le moi qu'Apollinaire construit et met en scène est tour à tour prophétique, christique, orphique, quasi démiurgique à la fin de « Vendémiaire ».

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers  
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris  
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

À la mélancolie s'oppose l'enthousiasme, au passé répond l'avenir. De poème en poème, le locuteur se démultiplie pour progressivement s'unifier. Les modes énonciatifs y contribuent : parallèlement au monologue de la « Chanson », de « Signe », du « Brasier » ou de « Vendémiaire », le dialogue avec soi-même constitue un moyen auquel le poète recourt dans sa propre quête de soi, comme en témoignent « Zone » ou « Cortège ».

Apollinaire utilise et consacre, même s'il ne l'invente pas (cela resterait à démontrer, dans un sens ou l'autre), le récit lyrique : c'est aussi une des voies que prend la conception apollinarienne de la création, création d'une réalité supérieure, détachée de la pure imitation et fondée sur l'imagination et l'antinaturalisme : le récit, en créant une réalité neuve, réalise la face démiurgique prêtée par Apollinaire au créateur, au poète.

La voix totale qui s'énonce et se démultiplie à travers la grande diversité du recueil est celle du poète, à un double titre : c'est bien Apol-

linaire qui *parle* dans chaque poème, et non un moi construit et figuré — tout au plus est-il parfois mythifié ; et c'est en *poète* qu'il parle : le poème n'est plus simple vecteur (d'une émotion ou d'une fiction), mais œuvre et construction. À l'opposé de la « disparition élocutoire du poète » postulée par Mallarmé, Apollinaire installe sa propre figure au centre du poème et à la source d'une énergie et d'une puissance créatrice (sa « divinité »).

Ce lyrisme se renouvelle aussi à travers une nouvelle relation du poète au lecteur. Ainsi par exemple, dans « La Chanson », les effets de rupture, notamment produits par l'enchâssement des trois intermèdes, le mélange des tons — simplicité, grandiloquence, candeur, humour, obscénité, préciosité, hermétisme — sont-ils pour le poète le moyen d'impliquer le lecteur presque contre son gré dans un processus complexe, difficile pour le poète : se dire. Il y parvient en le choquant, en l'intriguant, en l'irritant peut-être, en le séduisant souvent. Cette relation prend aussi la forme d'un dialogue — le lecteur est d'ailleurs précisément interpellé par le texte : « Comment voulez-vous que j'oublie » — ou d'un discours adressé à la postérité : « Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi » dans « Vendémiaire », adresses qu'instancient les divers registres culturels, référentiels, éthiques et rhétoriques des poèmes.

Passons à *Calligrammes*.

Les poèmes qu'Apollinaire a écrits au front sont globalement marqués par une implication totale du sujet dans l'énonciation, et toutes les dimensions de l'homme y sont tour à tour illustrées et affirmées : le soldat, le compagnon d'armes, l'amant, et bien sûr le poète.

Dans la plupart des poèmes, un locuteur s'exprime à la première personne, et tout dans le texte indique qu'il s'agit du poète lui-même. L'expérience qui est à l'origine des poèmes de guerre est d'une autre nature que ce qu'a pu vivre le poète auparavant ; sous le coup des événements, la poésie d'Apollinaire poursuit une évolution vers un lyrisme direct, qu'inaugurait « La Chanson du mal-aimé »

Ainsi le soldat de « Fête », c'est évidemment Apollinaire lui-même, dans des poèmes dont l'amour est le thème explicite. Le poète (ici nommé comme tel) se met en scène comme un personnage anonyme, que les allusions privées n'empêchent pas de représenter, indirectement, tous ceux qui, dans les tranchées, ont partagé son sort : l'expérience du poète est aussi collective :

Un poète dans la forêt  
Regarde avec indifférence

Son revolver au cran d'arrêt  
Des roses mourir d'espérance

Confronté à l'expérience de la guerre et de ses risques mortels, Apollinaire, seul parmi la multitude, semble avoir éprouvé la menace d'une dissolution de l'être, qui répond à l'instabilité déjà présente dans « La Chanson du mal-aimé » :

Moi j'ai ce soir une âme qui s'est creusée qui est vide  
On dirait qu'on y tombe sans cesse et sans trouver de fond  
Et qu'il n'y a rien pour se raccrocher »  
(« Dans l'abri-caverne »).

À cette dissolution de l'être, Apollinaire oppose réactivement l'affirmation de son existence, de son désir et de son statut de poète. C'est le cheminement que suit le sujet d'un bout à l'autre d'un poème tel que « Merveille de la guerre ».

Un poème comme « Il y a » place clairement le locuteur au centre du réel qui l'entoure, et la parole poétique, ici particulièrement sobre et concrète, en est l'instrument de perception et de restitution : dire, dire ce qui est, c'est être. Le poète phantasma sa présence au milieu de ce qui l'entoure ou lui échappe, proche ou lointain ; ses phrases sont des instruments de préhension à distance : « J'ai bâti une maison au milieu de l'Océan / Ses fenêtres sont les fleuves qui s'écoulent de mes yeux » (« Océan de terre »). Il projette une extension de son être ou de sa pensée au champ de bataille, voire à l'univers tout entier : « J'ai creusé le lit où je coule en me ramifiant en mille petits fleuves qui vont partout / Je suis dans la tranchée de première ligne et cependant je suis partout ou plutôt je commence à être partout » (« Merveille de la guerre »).

Ce désir de toute-puissance, de « toute-présence », s'étend aussi bien à l'espace qu'au temps. L'espace est mentalement et verbalement investi dans sa dimension horizontale (les thèmes du champ de bataille, des tranchées, de l'horizon et des distances) aussi bien que verticale, dans laquelle s'exprime la valeur d'une élévation vers le haut, métaphorisée par les tirs balistiques (« Reconnaissance »).

Un seul bouleau crépusculaire  
Pâlit au seuil de l'horizon  
Où fuit la mesure angulaire  
Du cœur à l'âme et la raison

Le galop bleu des souvenirs  
Traverse les lilas des yeux  
Et les canons des indolences

Tirent mes songes vers  
les  
cieux

Revenons à *Alcools*. Le premier titre envisagé pour le recueil était *Eau-de-vie* ; Apollinaire l'a changé au dernier moment. Les deux poèmes qui encadrent le recueil, « Zone » et « Vendémiaire », sont tous deux, en leur fin, reliés par le thème de l'ivresse et de l'alcool. Le second proclame le poète « ivre d'avoir bu tout l'univers », alors que, dans le premier, il s'adresse à lui-même en ces termes : « Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie / Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie ». À l'entame du recueil, cette phrase explique le titre : les *Alcools* sont les poèmes rassemblés sous ce titre, les « morceaux de moi-même » qui composent le portrait diffracté du poète. Pour Apollinaire, écrire chacun d'eux fut boire l'eau même de sa vie, la transfigurer en une réalité qui unit passé, présent et avenir. Là est l'unité de l'homme et de son œuvre.

Prenons une focale plus large, et tentons, brièvement, de situer Apollinaire dans une perspective historique, celle du XX<sup>e</sup> siècle.

Apollinaire, mieux que les surréalistes avec l'exploration de l'inconscient par l'écriture automatique, annonce la grande tendance du lyrisme moderne, celui de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle et de ce siècle-ci : un usage de la poésie qui repose sur l'interrogation du sujet sur lui-même, ses contours, son « être », sa place dans le monde, son rapport aux autres, son rapport au langage. Par son insertion propre du sujet biographique dans la démarche lyrique (expression d'un sujet, de ses sentiments), il inaugure le lyrisme contemporain. On peut faire remonter cette lignée au romantisme et à Baudelaire, par-dessus le Parnasse et le symbolisme.

Le doute apollinarien est compensé, racheté par la profession de foi (l'affirmation de soi, le thème du prophétisme). Cet aspect-là est moins moderne que l'autre : le principe d'exploration de soi, la critique du langage poétique.

Le lyrisme apollinarien est partagé entre foi et doute, entre pôle négatif et positif. C'est un lyrisme du désir, désir de l'autre, désir de soi, désir d'être.

Décédé deux jours avant la fin de la première guerre mondiale, qui sonna la fin de bien des certitudes et des illusions, Apollinaire jette sur le XX<sup>e</sup> siècle, à l'aube duquel il meurt, une lumière et une ombre, dont le lyrisme moderne et surtout post-moderne se sont nourris.

La modernité d'Apollinaire reste, comme il le revendiquait lui-même, entre tradition et avenir, perpétuation et révolution. Comme il le dit, il ne détruit pas. Une caractéristique majeure de la forme qu'il donne du lyrisme est de maintenir la figure du « poète » comme entité créatrice, réalité construite, mais aussi comme être de chair et de sang.

Certes, dans la modernité du <sup>xx</sup>e siècle, cette figure subira des avatars qui l'éloigneront du modèle apollinarien : la sublimation et l'abstraction des surréalistes, les mises en crise du sujet par les grands poètes du siècle, Michaux ou Ponge, la critique radicale de la notion même d'auteur par la nouvelle critique. Mais, par sa présence quasi contenue au cours du siècle (et davantage en sa fin qu'au milieu de celui-ci), l'œuvre d'Apollinaire a conservé par la poésie son lien avec le principe de création : la figure du poète peut paraître datée, mais on l'évaluerait mal si on ne voyait pas qu'elle incarne d'abord ce principe de création.

Pour le dire en un mot, le lyrisme apollinarien peut se résumer comme suit : le sujet existe en créant, la création se fait poésie en procédant d'un sujet, la poésie fait existe le sujet créateur. La poétique d'Apollinaire est en acte : un lyrisme en acte, une pensée en acte (l'écriture).

Là où il diffère de nombre de ses successeurs, c'est par la totale absence d'intellectualité dans sa pensée du moi en acte poétique. Pour Apollinaire, rappelons-le, la création n'est pas qu'affaire d'intelligence, mais aussi et d'abord d'intuition, de sensation, d'imagination et d'invention.

Par-delà la fonction quasi psychologique et métaphysique de la création (explorer son propre être au monde), le lyrisme selon Apollinaire vise aussi, et peut-être d'abord, à définir la poésie. Chez ce poète que l'on dit si peu ou si mal théoricien, la lecture des poèmes révèle constamment qu'une pensée en acte de la poésie (ou une pensée de la poésie en acte) opère d'un bout à l'autre de l'œuvre.

Apollinaire est un poète de la poésie sans abstraction, à travers une écriture en prise directe sur le monde, l'être, les émotions, la vie.